

ALLOCUTION ADRESSEE AU PARLEMENT EUROPEEN

SESSION DU 08-10-2008

Chers amis,

C'est avec une grande émotion que je me retrouve aujourd'hui parmi vous, le jour même où Les Nations Unies et l'Union Européenne, commémorent ensemble le 60^{ème} anniversaire de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.

Et bien sûr je ne peux que me dire combien cette coïncidence est extraordinaire. Il y a juste trois mois, je vous regardais agir depuis le fin fond de la forêt amazonienne, et ma plus grande aspiration était alors que d'autres viennent ici parler en notre nom, alors que nous étions encore prisonniers de la folie des uns et de l'abandon des autres.

C'est un miracle, j'en suis convaincue, que de pouvoir partager ces moments avec vous. J'arrive pleine d'admiration dans une enceinte qui ne cesse de me faire envie. Je rêve, comme tous les latino-américains, que votre exemple soit contagieux et que nous aussi, dans l'union de nos peuples, nous puissions un jour nous réunir dans un parlement de

L'Amérique Latine, à l'image du vôtre, pour trouver dans le dialogue et le respect les clés d'un destin commun que nous voulons grand et généreux.

Je sais trop bien combien vous avez pensé à moi durant toutes ces années difficiles. J'ai un souvenir précis de votre engagement aux côtés de nos familles, alors que le monde ne s'intéressait pas au sort des otages colombiens et qu'en parler était tout simplement mal vu.

J'écoutais dans la jungle la radio qui transmettait les détails d'une séance qui se déroulait ici même. Je n'avais pas d'images, mais j'avais les mots des journalistes qui décrivaient la session. C'est d'ici, de cette salle, par vous, par votre refus de la résignation et par votre silence de réprobation, que m'est arrivé mon premier secours. Grâce à vous j'ai compris, il y a plus de cinq ans, que nous n'étions plus seuls.

Si j'ai gardé l'espoir pendant toutes ces années, si j'ai pu me raccrocher à la vie, si j'ai pu porter ma croix jour après jour, c'est parce que je savais que j'existais dans vos cœurs. Je me disais qu'ils pouvaient me faire disparaître physiquement, mais que mon nom et mon visage trouveraient toujours refuge contre l'oubli, dans vos pensées.

C'est pour cela que depuis le premier moment où j'ai remis les pieds dans le monde de la liberté, je tenais à venir chez vous, dans cette

maison que je sens aussi comme la mienne. Il fallait que je vous dise, que rien de ce que vous avez dit ou fait n'a été vain. Si je suis vivante, si j'ai retrouvé le bonheur de vivre, je vous le dois. Il faut que vous sachiez que vos paroles m'ont délivrée bien avant que le secours physique ne m'arrive effectivement.

Merci ! Merci, à chacun de vous. Merci d'avoir ouvert votre cœur à ce drame trop éloigné de vous tous. Lorsque je pensais à la création d'un Statut des Victimes du Terrorisme et que je parlais à l'ONU du besoin de donner un espace d'expression aux familles des victimes, je pensais à l'exemple que vous nous avez donné. Car grâce à votre générosité, le Parlement Européen est devenu une plateforme pour que le monde connaisse l'ampleur de la barbarie que nous avons subie et que plus de 3000 de mes compatriotes subissent encore.

Les paroles qui se sont prononcées ici et qui ont permis ma libération et celle de mes compagnons, ont créé le besoin d'agir dans le respect de la vie de tous les otages et de tous les guérilleros. Cette absence de violence est le fruit de votre exigence, et de votre engagement.

Je voudrais rendre hommage devant vous aux milliers de « freedom fighters » qui se sont mobilisés dans le monde entier pour obtenir notre retour. Ces combattants de la liberté, ont organisé tous les jours,

pendant plus de six ans, des actions pour que notre drame ne soit pas noyé par l'indifférence. Nous sommes en liberté, mais leur combat continue.

Plus que jamais nous avons besoin de votre soutien pour eux, de vos portes ouvertes, de votre disponibilité d'esprit et de votre temps. Mais plus que tout, nous avons besoin de votre parole. Car, voyez vous, la seule arme en laquelle nous devons croire, c'est la force de la parole.

La parole, vous le savez, a une importance extrême. C'est avec elle que nous pouvons le plus efficacement combattre la haine et la violence. Je suis sûre que bien des fois, vous avez senti la frustration de ne pas pouvoir « faire », quand le « dire » semble se diluer dans l'éther. Je pense que vous avez dû regretter par exemple, de ne pas faire partie du pouvoir exécutif de votre pays d'origine ou de l'Union, là où les décisions sont prises, où les chèques sont signés, où les choses se font. Dans un monde matérialiste, dans lequel ce qui ne se voit pas n'existe pas, c'est une frustration qui nous guette tous.

Mais le Parlement est le temple de la parole, celle qui libère. C'est ici que démarrent tous les grands processus de prise de conscience d'une société. C'est ici que se conçoivent et s'expriment les urgences de nos

peuples. Si les pouvoirs exécutifs finissent par « agir », c'est parce que bien avant cela, quelqu'un ici, l'un d'entre vous, s'est levé et a parlé.

Vous le savez aussi bien que moi : chaque fois que l'un de vous parle dans cette enceinte, l'infamie recule.

Oui, « les mots » ont une véritable emprise sur le monde réel. Sartre l'avait senti depuis son enfance. Françoise Dolto l'avait exprimé merveilleusement lorsqu'elle déclarait que l'être humain est un être de parole, et que la parole soigne, guérit, fait naître, mais peut aussi rendre malade et tuer. Car ces mots que nous prononçons ont la force des émotions qui nous habitent.

J'ai découvert avec stupéfaction, par exemple, que ma fille s'était nourrie pendant mon absence d'un réservoir de mots que j'avais jetés au hasard de notre vie. Je ne pouvais pas imaginer, alors, le pouvoir fondateur et constructeur que ces mots auraient pour elle. Elle se rappelle notamment une lettre que j'ai oublié avoir écrite, et que je lui aurais remise pour ses quinze ans. Elle me dit qu'elle a relu cette lettre à chaque anniversaire, et que chaque année comme elle n'était plus tout à fait la même, elle découvrait à chaque fois quelque chose de nouveau qui répondait à ce qu'elle devenait, à ce qu'elle était en train de vivre.

Mon Dieu, si j'avais su! Avec quel soin aurais-je jalonné son parcours de plus d'amour et plus de certitudes.

Et je pense à nous, à vous et à moi, aujourd'hui. Si nous pouvions prendre la juste dimension de l'effet de nos paroles, peut-être alors que nous oserions plus, que nous serions plus exigeants dans notre réflexion pour soulager la souffrance de ceux qui ont besoin de notre combat. Ceux qui sont victimes de l'arbitraire, savent que ce qui est dit aujourd'hui prend en charge leur souffrance et donne un sens à leur combat. Vous avez toujours rappelé leurs noms et leurs situations. Vous avez empêché leurs bourreaux de se retrancher dans l'oubli de leurs crimes. Vous n'avez pas accepté qu'ils puissent habiller de doctrine, d'idéologie ou de religion, l'horreur à laquelle ils soumettent leurs victimes.

Lorsque j'étais prisonnière, il m'est arrivé à plusieurs reprises d'entendre Raoul Reyes, le porte parole des FARC, parler à ma place. Je l'ai entendu dire à la radio : « Ingrid dit ceci » ou « Ingrid pense cela ». J'étais outrée de constater qu'avec mon enlèvement non seulement la guérilla m'avait dépossédée de mon destin, mais qu'elle usurpait aussi ma voix.

C'est avec la conscience de cette voix retrouvée que je m'adresse à vous, pour vous dire combien le monde a besoin que l'Europe s'exprime. Dans un monde où l'inquiétude se fait plus pressante, où la peur du lendemain nous fait courir le risque de nous refermer sur nous même, il faut s'ouvrir, tendre la main avec générosité et commencer à changer le monde.

Cette société de consommation dans laquelle nous vivons, ne nous rend pas heureux. Les taux de suicides, le niveau de consommation de drogue, les violences sociales, sont quelques uns des symptômes d'un dérèglement global qui fait tâche d'huile. Le réchauffement de la planète et son cortège de catastrophes naturelles sont là pour nous rappeler que la terre, elle aussi, est malade de notre irresponsabilité et de notre égoïsme.

Quel rapport avec la souffrance des victimes de la barbarie dans le monde ? Je crois qu'il est profond ! En captivité, j'ai eu la possibilité d'étudier le comportement social de mes ravisseurs, à loisir. Les guérilleros qui assuraient ma garde, n'étaient pas plus âgés que mes propres enfants. Ils avaient pour les plus jeunes 11, 12 et 13 ans, pour les plus vieux 20, 25 ans tout au plus. La plus part d'entre eux, je dirais à 95%, travaillaient, juste avant d'être recrutés par les FARDC, comme ramasseurs de feuilles de coca. On les appelle « les raspachines ». Ils

s'emploient, du lever au coucher du soleil, à transformer la feuille de coca en pâte de coca, celle qui servira ultérieurement comme base pour la cocaïne.

Ce sont de jeunes paysans qui habitent des régions souvent éloignées, mais qui, grâce à la télévision par satellite, sont très au courant de ce qui se passe dans le monde. Comme nos enfants ils sont bombardés d'information et rêvent comme les nôtres d'i-pod, de PlayStation, et de DVD. Pour eux, ce monde de la consommation qu'ils convoitent est totalement inaccessible. Qui plus est, leur travail sur les plantations de drogue, bien qu'étant mieux rémunéré que celui d'un paysan traditionnel, leur permet à peine de se payer l'essentiel.

Ils se retrouvent frustrés, incapables de subvenir aux besoins d'une famille ; poursuivis par les forces de l'ordre, victimes parfois de la corruption et de la violence occasionnelle d'un officier dévoyé ; sujets à tous les abus, escroqueries et affaires louches des malfaiteurs qui règnent dans la région. Ils finissent par noyer leurs infortunes et les trois pesos qu'ils gagnent dans l'alcool des bars de fortune où ils trouvent refuge.

Lorsque la guérilla recrute, ces jeunes sentent qu'ils ont trouvé la solution à leurs malheurs : ils sont nourris, habillés et logés à vie. Ils ont

la sensation d'avoir une carrière, car ils peuvent grimper dans la hiérarchie. Et puis, ils ont un fusil à l'épaule, ils ont donc acquis un statut de respectabilité dans la région, c'est-à-dire devant les leurs. Face à la misère, être guérillero est une forme de réussite sociale.

Par contre, ils auront perdu leur liberté. Ils ne pourront plus jamais quitter les FARC, ni revoir leur familles. Ils vont devenir sans s'en rendre compte les esclaves d'une organisation qui ne les lâchera plus, chair à canon d'une guerre absurde.

Cette masse de quelques 15.000 jeunes, qui forment le gros de la troupe des FARC, ne seraient pas là où ils sont si notre société leur avait offert de véritables perspectives de réussite. Ils n'en seraient pas là, si dans notre société les valeurs ne s'étaient pas inversées et si la soif de posséder n'était pas déterminante pour assouvir le besoin d'être.

Notre société est en train de produire des guérilleros à la pelle en Colombie, des fanatiques en Iraq, des terroristes en Afghanistan, des extrémistes en Iran. Notre société broie les âmes humaines et les rejette comme déchets du système : les immigrés dont on ne veut pas, les chômeurs qui sont si gênants, les drogués, les mules, les enfants de la guerre, les pauvres, les malades. Tout ce monde qui n'a pas de place dans notre monde.

Avons-nous le droit de continuer à bâtir une société avec une majorité d'exclus? Pouvons-nous accepter de nous affaiblir à notre bonheur quand il produit le malheur de tant d'autres ? Et si la nourriture que nous jetons par tonnes était redistribuée dans les pays vers ceux qui ont faim ? Et si nous cherchions des modèles de consommation plus rationnels, pour permettre aux autres d'avoir accès, eux aussi, aux bienfaits de la modernité ? Pouvons-nous concevoir dans le futur une civilisation différente, où la communication mette un terme aux conflits, où les avances technologiques nous permettent de nous organiser dans le temps et dans l'espace différemment pour que toute personne trouve dans notre planète sa place par le simple fait d'être citoyenne du monde ?

Je suis convaincue que la défense des Droits de l'Homme passe par la transformation de nos moeurs, de nos habitudes. Il faut que nous soyons conscients de la pression que notre mode de vie exerce sur ceux qui n'y ont pas accès. Nous ne pouvons pas laisser couler le robinet des iniquités et croire que le vase ne débordera jamais. Nous sommes tous des êtres humains, avec les mêmes envies et les mêmes besoins. Nous devrions commencer par reconnaître aux autres le droit à désirer ce que nous désirons.

Et puis il ya notre cœur. Nous sommes tous capables du meilleur, mais sous la pression du groupe, nous sommes aussi tous capables du pire. Je ne suis pas sûre que nous puissions nous sentir prémunis contre notre propre capacité à la cruauté. Lorsque j'observais mes bourreaux, je me demandais toujours si j'aurais pu agir comme eux. Il était évident qu'ils étaient pour la plus part sous une grande tension, celle que produit l'exigence du groupe.

Qu'est ce qui peut nous protéger contre cela ? Qu'est ce qui peut nous garantir contre la violation des Droits de l'Homme à l'intérieur de nous-mêmes et dans le monde? Notre meilleur bouclier, nous le trouverons dans notre spiritualité et nos principes. Mais c'est avec notre parole que nous devons combattre, c'est elle la plus extraordinaire des épées.

C'est pour cela que je ne cesse de répéter que le dialogue nous est indispensable pour mettre fin à la guerre dans le monde. Que cette guerre soit colombienne, qu'elle se déroule au Darfour, au Zimbabwe, en République Démocratique du Congo ou en Somalie, la solution sera toujours la même. Il nous faut «parler », il nous est indispensable de reconnaître le droit aux autres d'être écoutés, non pas parce qu'ils aient raison ou tort, non pas parce qu'ils soient bons ou mauvais, mais parce qu'en parlant nous pouvons sauver des vies humaines.

Je voudrais vous transmettre la certitude qui m'habite. Il n'y a rien de plus fort que la parole. C'est avec elle que nous devons irriguer le monde, pour toucher les cœurs et changer les comportements. C'est en puisant dans les trésors de notre âme que nous pourrons parler au nom de tous, c'est avec la parole jaillie des profondeurs de notre être que nous ferons la Paix, c'est avec elle que nous préserverons la Liberté de tous, c'est grâce à elle que nous commencerons à construire une nouvelle civilisation, celle de l'Amour.

Oui, permettez- moi que je vous parle d'Amour. Vous savez, que depuis ma libération, je n'ai eu de cesse de rappeler le sort de mes frères d'infortune, de ceux qui sont aujourd'hui enchaînés comme des bêtes à des arbres.

Accompagnez-moi là où ils se trouvent : sous le couvert d'arbres immenses qui cachent le bleu du ciel, asphyxiés par une végétation qui se resserre sur eux comme un étau, submergés dans un bourdonnement incessants d'insectes sans nom qui leur refusent même le droit au repos du silence, assiégés par toutes sortes de monstres qui les poursuivent sans répit faisant de leur corps le siège de la douleur.

A l'heure qu'il est, il est possible qu'ils nous écoutent et qu'ils attendent, l'oreille collée à une radio, ces mots, les nôtres, qui vont leur rappeler

qu'ils sont encore vivants. Pour leurs bourreaux ils ont le statut d'un objet, d'une marchandise, même moins que du bétail. Au quotidien ils sont pour eux une pénible corvée, ils ne leur rapportent rien dans l'immédiat, et sont la cible facile de leur énervement.

Permettez-moi de prononcer devant vous chacun de leurs noms. Faites moi cadeau de ces quelques minutes en leur hommage, car en écoutant l'appel que nous leur faisons d'ici, ils nous répondront « présent » avec le battement accéléré de leur cœur, du fond de ce tombeau qu'est la jungle. Et nous auront réussi, pour quelques instants, à les libérer de la lourde humiliation de leurs chaînes.

1. ALAN JARA

2. SIGISFREDO LOPEZ

3. OSCAR TULIO LIZCANO

4. LUIS MENDIETA

5. HARVEY DELGADO

6. LUIS MORENO

7. LUIS BELTRAN

8. ROBINSON SALCEDO
9. LUIS ARTURO ARCIA
10. LIBIO MARTINEZ
11. PABLO MONCAYO
12. EDGAR DUARTE
13. WILLIAM DONATO
14. CESAR LASSO
15. LUIS ERAZO
16. JOSE LIBARDO FORERO
17. JULIO BUITRAGO
18. ENRIQUE MURILLO
19. WILSON ROJAS
20. ELKIN HERNANDEZ
21. ALVARO MORENO
22. LUIS PENA
23. CARLOS DUARTE

24. JORGE TRUJILLO

25. GUILLERMO SOLORZANO

26. JORGE ROMERO

27. GIOVANNI DOMINGUEZ

Je pense aussi à cette femme extraordinaire : AUNG SANG SU KHI, qui paye de sa vie le droit de son peuple à la liberté et qui a commencé une grève de la faim pour se faire entendre. Elle a plus que jamais besoin de nos paroles pour la porter.

Et bien sûr, je porte dans mon cœur la croix d'un autre de mes compatriotes : Guilad Shalit. Sa famille souffre comme la mienne a souffert, frappant à toutes les portes, remuant ciel et terre pour obtenir sa libération. Son destin personnel se mêle à des intérêts politiques qui le dépassent, et sur lesquels il n'a aucune emprise.

Guilad Shalit, Aung San Su Khi, Luis Mendieta, Alan Jara...

Ces noms qui résonnent dans cette enceinte, portent le poids de l'infamie. Ils doivent savoir que tant qu'ils n'auront pas retrouvé leur liberté, chacun de nous se sentira prisonnier.

Je voudrais que les applaudissements qui s'élèveront de cette enceinte puissent leur porter, à travers l'espace qui nous sépare d'eux, notre Amour, toute notre force, et notre énergie. Qu'ils sachent que notre engagement est absolu. Qu'ils aient la certitude que nous ne nous tairons pas et que nous ne cesserons jamais, jamais, d'agir jusqu'à ce qu'ils soient tous libres !

Ingrid Betancourt, à Bruxelles, le 8 octobre 2008.